

Sauver Auschwitz...

Tandis que la génération des survivants disparaît peu à peu, une équipe de jeunes conservateurs tente de préserver, sur le site de l'ancien camp de la mort, bâtiments, miradors, objets, archives... Un défi matériel, mais aussi moral. Pour ne jamais oublier.

De notre envoyé spécial **Marc Epstein**, avec **Anna Husarska**
Reportage photo : **Jean-Paul Guilloteau**/L'Express

Parfois, alors qu'un guide accompagne un groupe de visiteurs dans l'ancien camp de concentration d'Auschwitz, un touriste pose une question sur les barbelés : depuis soixante-dix ans que les lieux ont été libérés par l'armée soviétique, comment se fait-il que les fils de fer soient en bon état ? « Dans ces cas-là, explique le directeur, Piotr Cywinski, nous leur disons la vérité : on les remplace. » Des barbelés tout neufs, fabriqués sur commande, sont accrochés tous les dix ou quinze ans. Ils reproduisent le modèle employé par les nazis et sont de couleur sombre : à peine mis en place, ils paraissent déjà usés.

La pose de clôtures neuves est emblématique des dilemmes auxquels sont confrontés les conservateurs du musée et du lieu de mémoire d'Auschwitz-Birkenau. Ces quelque 200 hectares, perdus dans le sud de la Pologne, abritent le plus grand cimetière du monde. Ici reposent les cendres de 1 100 000 individus, juifs pour 90 % d'entre eux. C'est une sépulture très



VISUALISER Pour Piotr Cywinski, directeur du musée, les récits des survivants ne suffisent pas. Il faut montrer des éléments concrets : baraquements, barbelés...



STIGMATES A Birkenau, où ont été tués la plupart des déportés, ruines des cheminées des baraques en bois. A g., un wagon qui transportait les prisonniers.

particulière – sans cercueil, ni mausolée, ni pierre tombale, car les morts sont partis en fumée. Littéralement.

Assistée d'un comité international composé d'historiens et de personnalités, la poignée de spécialistes chargés de préserver ce lieu si singulier doit répondre, de manière concrète, à une question qui dépasse chacun de nous : comment perpétuer le souvenir d'un des pires crimes commis dans l'histoire de l'humanité ? Et comment le faire de manière tangible et permanente ? « Rénover » ou « rebâtir » un camp d'extermination serait une entreprise infâme. A l'inverse, ne pas intervenir et laisser la nature envahir le site reviendrait à effacer les traces d'un meurtre de masse sans équivalent, mené de sang-froid et avec une efficacité industrielle ; les quatre fours crématoires en œuvre à partir de l'été 1943 devaient pouvoir disposer de 4700 corps par jour, soit près de 150000 par mois.

Protéger ce lieu de destruction : une tâche que le négationnisme a rendue indispensable

Les interrogations dépassent largement le cas des barbelés. Ces 13 kilomètres de fil de fer, autrefois électrifiés, sont attachés à plus de 3000 pylônes en béton armé, dont l'armature en acier est menacée par la rouille. Faut-il les remplacer ? Doit-on conserver les 250 châles de prière de juifs pieux ? Et les 3800 valises, dont 2100 portent le nom de leur propriétaire ? Et chacune des 110000 chaussures de déportés ? Que faire des bâtiments ? Afin d'éclairer les visiteurs, en particulier les plus jeunes, serait-il judicieux de reconstruire quelques-unes des baraques en bois disparues ?

L'esprit est heurté par l'idée qu'il faudrait « sauver Auschwitz » – un lieu de destruction et de mort, totalement opposé à la notion de salut. A quoi bon ? « Peut-être que ce qui s'est passé ne peut pas être compris, et même ne doit pas être compris, dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier », mettait en garde Primo Levi, survivant des lieux, dans son livre témoignage, *Si c'est un homme* (1). Mais il écrivait en 1947... Depuis lors, le négationnisme, le révisionnisme et un certain humour nauséabond semblent rendre la tâche indispensable. Le tourisme de masse, aussi : depuis quinze ans, le nombre de visiteurs a été multiplié par 4, pour atteindre 1,5 million de personnes en 2014. Beaucoup ont une idée approximative des actions menées en Europe par les nazis, tels ces 40000 voyageurs annuels venus de Corée du Sud.

« Afin de perpétuer le souvenir de la Shoah, il faut s'appuyer sur deux choses, souligne Piotr Cywinski, historien de formation. Les récits écrits ou enregistrés des témoins, d'une part, et les sites des camps d'extermination, d'autre part. Or, sur ces deux plans comme sur bien d'autres, Auschwitz est unique. La plupart des déportés, pendant la Seconde Guerre mondiale, sont acheminés aux chambres à gaz dès leur arrivée ; seuls 10 à 15 % sont retenus pour travailler, et beaucoup meurent à la tâche. Parmi les prisonniers d'Auschwitz, cependant, des dizaines de milliers ont survécu, et plusieurs milliers ont écrit ou enregistré leur témoignage. » Une telle richesse documentaire est rare : un demi-million de déportés ont été exterminés dans le camp de Belzec, à 300 kilomètres plus à l'est, mais personne ne peut en parler car, en 1945, il y avait ●●●



RELIQUES Valises, dessins ou figurines réalisés par les prisonniers, documents d'archives : une multitude d'objets sont préservés dans les laboratoires.

●●● moins de dix survivants... « Pour un adolescent de 2015, poursuit Piotr Cywinski, tout cela paraît incroyable. D'où l'utilité de compléter les témoignages des déportés en montrant les baraques, la ligne de chemin de fer, les miradors, les archives des nazis, certains objets... Dans notre monde envahi par les images virtuelles, l'expérience physique est irremplaçable. »

Des bâtiments qui n'étaient pas conçus pour résister à l'épreuve du temps

Survivant d'Auschwitz, Marian Turski est d'accord : « Il n'y a pas d'autre choix que de conserver tout ce qui peut l'être. En 1938, âgé de 12 ans, je considérais les récits liés à la Première Guerre mondiale, achevée vingt ans plus tôt, comme relevant de la préhistoire. J'en savais beaucoup plus, grâce à mes lectures, sur la Révolution française ! Aujourd'hui, nous devons éviter que le souvenir de la Shoah ne s'estompe de la même manière. Auschwitz est une forme d'avertissement pour les générations futures, même si les génocides au Cambodge et au Rwanda me rendent pessimiste sur la portée de telles mises en garde. J'ignore si l'Histoire éclaire l'homme. Mais faisons de notre mieux ! »

Le premier camp d'Auschwitz – le nom germanisé de la ville polonaise d'Oswiecim – a été bâti en 1940. Son entrée est surmontée de l'inscription « *Arbeit macht frei* » (Le travail rend libre). Mais la plupart des déportés ont été tués dans un second site, Birkenau, ou « Auschwitz II », situé à 2 kilomètres du premier. Sur 170 hectares, cette usine de la mort comptait

quatre bâtiments abritant les chambres à gaz et les fours crématoires, dynamités par les SS lors de leur départ. Les restes des centaines de cheminées en brique rouge, liées naguère aux baraques en bois, s'étendent jusqu'à l'horizon.

Cet ensemble immense, inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, est un chantier de conservation à nul autre pareil. Car ses architectes ne l'ont pas conçu pour endurer l'épreuve du temps. Birkenau, en particulier, a été construit à la hâte pendant le glacial hiver 1941, par des prisonniers de guerre soviétiques affamés, dont la priorité était d'éviter les coups : selon Pavel Stenikine, l'un des seuls survivants (2), « la durée de vie moyenne sur place était de deux semaines ». La plupart des briques employées sont de mauvaise qualité et proviennent de fermes pillées à proximité. Quant au terrain, il est gorgé d'eau : la nappe phréatique est, par endroits, à moins de 1 mètre sous le sol. En hiver, le gel et le dégel déforment la terre, qui se contracte, se dilate et se gonfle : elle pousse un long soupir, et vomit parfois des objets enfouis par des prisonniers. Un cauchemar, à tout point de vue.

Le camp d'Auschwitz-Birkenau a été décrété « musée » par le gouvernement polonais en 1947. Dans les années 1990, après la chute du régime communiste, quelques travaux ponctuels ont été menés ici ou là. Mais la préservation des bâtiments en brique et des ruines – celles des quatre chambres à gaz, surtout, dont deux étaient souterraines – exige de trouver une solution de financement pérenne.

Philanthrope et homme d'affaires juif américain, Ronald



VERTIGINEUX 110 000 chaussures de déportés sont conservées à Auschwitz-Birkenau. Le camp a vu mourir 1 100 000 personnes.

Lauder, héritier de l'empire des cosmétiques, finance au début des années 2000, à Auschwitz, la création de laboratoires de conservation ultramodernes. La qualité de ces installations, sans équivalent dans le pays, permet d'attirer sur place, à partir de 2004, des spécialistes hautement qualifiés. « Grâce à eux, nous avons enfin évalué les besoins à long terme », raconte Rafal Pioro, directeur adjoint du musée et chargé de la conservation. Car il faut sans cesse se projeter dans l'avenir... Les 45 baraques en brique de Birkenau, par exemple, doivent être renforcées au rythme de deux ou trois par an. Problème : il n'existe pas de ligne de financement sur vingt-cinq ans ! Ainsi est née, vers 2008, l'idée d'une fondation dotée d'un fonds perpétuel. « Nous avons besoin de 4 à 5 millions d'euros par an, explique Piotr Cywinski, le directeur. Alors nous nous sommes mis en quête de 120 millions qui, investis dans des obligations dont la rentabilité serait de 3 ou 4 %, devaient nous permettre de couvrir nos besoins. » Pari gagné. Un don initial de 60 millions, venu d'Allemagne, a incité 28 autres Etats à verser des fonds à leur tour. La préservation du site semble assurée.

Chaque jour, pourtant, les conservateurs, souvent jeunes, découvrent de nouveaux problèmes. « Des papiers aux tissus en passant par des éléments en bois ou des affaires personnelles, nous sommes sans doute les seuls au monde à préserver une telle variété d'objets », remarque Aleksandra Papis, directrice d'un des laboratoires. L'entretien de certains ustensiles, par exemple, présente un défi particulier : les brosses à dents des années 1930-1940 sont fabriquées avec des produits synthétiques riches en nitrates, qui ont tendance

à se décomposer au contact de l'oxygène. « Nous échangeons nos informations avec les musées techniques, qui rencontrent des difficultés semblables avec les coques en plastique des premiers ordinateurs », précise Aleksandra Papis. Des chimistes ont été appelés à la rescousse pour se pencher sur le sujet...

Des milliers de documents administratifs ont été abandonnés sur place par les SS et font l'objet de soins méticuleux : à la moindre déchirure du papier, d'une qualité épouvantable, les conservateurs interviennent afin d'éviter que le mal ne s'aggrave. Dans l'un des nouveaux laboratoires, le jour de notre ●●●



VIGILANCE
Marian Turski, survivant : « C'est un avertissement pour les générations futures. »



EXTERMINATION Four crématoire, boîtes de Zyklon B, porte de chambre à gaz entreposée dans un caisson sous vide : tout témoigne de l'horreur passée.

●●● passage, une spécialiste du papier, une fine brosse à la main, nettoie une partition musicale du *Capriccio italien* de Tchaïkovski. « J'essuie toutes les pages, afin que le document reste dans le meilleur état possible », dit-elle. Chaque feuille porte le tampon du camp, « KL Auschwitz », mais l'inscription a ensuite été raturée au feutre, car la partition a été employée, après la guerre, par l'orchestre de la radio-télévision polonaise. « Le bord inférieur des pages est très noir, note l'archiviste. C'est comme si les musiciens, en tournant les pages, avaient les mains couvertes de suie. Ces traces-là remontent à l'époque de la guerre, bien sûr. Alors nous avons décidé de les conserver. En revanche, nous ôtons les autres traces de saleté, dues à l'usure. » Rien, vraiment rien, n'est laissé au hasard.

Certains objets dérangeant trop pour être exposés au public

Les bâtiments posent des problèmes tout aussi complexes. La préservation des *Blocks* en brique nécessite un travail long et coûteux : les tuiles du toit sont ôtées une à une, puis enduites d'un liquide de protection, après quoi il faut renforcer la structure. Dès qu'une poutre donne des signes de faiblesse, elle est restaurée, voire remplacée, en totalité ou en partie. La moindre modification est soigneusement consignée, et les éléments d'origine sont conservés. « Tout démolir et reconstruire coûterait moins cher, reconnaît Piotr Cywinski. Mais c'est impensable. Le remplacement des barbelés est notre seule exception à la règle : ôter les fils de fer rendrait la

disposition du site incompréhensible pour les visiteurs. Il ne resterait qu'une forêt de poteaux. »

Faut-il, pour autant, tout conserver ? Dans un lieu comme Auschwitz, la question peut être déchirante. Que faire des piles de cheveux, par exemple, tondu sur les cadavres de déportés assassinés, et présentés depuis les années 1950 dans une vitrine de musée ? « Ce sont des restes humains et leur exhibition me semble totalement inacceptable, s'indigne Konstanty Gebert, journaliste et figure de la communauté juive en Pologne. Il faut les enterrer. » Le sujet a fait l'objet d'interminables discussions au sein du conseil international d'Auschwitz, où s'affrontaient deux logiques. Aux religieux qui souhaitaient que les cheveux soient enfouis, d'autres opposaient une fonction symbolique ou éducative. Au fil des ans, pendant que ces débats se poursuivaient, les cheveux ont perdu lentement leur couleur : autrefois blonds, bruns ou noirs, ils sont devenus gris et ternes. « Des traitements existent, assure Piotr Cywinski. Mais l'application répétée du produit, année après année, signifie qu'il ne resterait plus grand-chose, après quelques décennies, des cheveux originels. Faut-il pour autant les enterrer ? L'idée a été abandonnée. Ce sont les cheveux des derniers déportés : juifs hongrois, catholiques polonais... Nous avons décidé de les laisser se détériorer naturellement, tout en prolongeant leur existence le plus longtemps possible. Ils resteront visibles, mais seront conservés dans une atmosphère sous vide. »

Nombreux sont les fantômes qui hantent Auschwitz, et



VESTIGES A Birkenau, il a fallu intervenir pour que les ruines des chambres à gaz souterraines restent visibles, car la terre alentour fait pression sur les murs.

le passé ne cesse d'interroger le présent : il somme les conservateurs de prendre des décisions d'apparence administrative, mais qui, en réalité, sont d'ordre philosophique ou moral. Ainsi, certains objets n'ont jamais été exposés au public, tant ils dérangent. Un morceau de cuir humain. Un fume-cigarette creusé dans un os humain. Et que faire quand un fragment de squelette apparaît soudain à la surface du sol, comme cela arrive parfois ? La loi rabbinique prévoit de recouvrir un tel terrain d'une épaisse couche de terre fraîche. « Mais les textes religieux sont inopérants chez nous, assure Piotr Cywinski. Recouvrir la terre dénaturerait les lieux. »

Le problème est particulièrement aigu à proximité des deux chambres à gaz creusées en sous-sol, car la terre alentour, humide, fait pression sur les murs. « Afin que les ruines restent visibles, il fallait intervenir, explique Piotr Cywinski. Nous avons planté des piliers métalliques dans le sol, à 1 mètre des murs et à 6 mètres de profondeur. Ce faisant, nous avons creusé un sillon, dans lequel nous avons trouvé des éclats d'os, des cendres... Avec l'accord du grand rabbin Elyakim Schlesinger, président de la Commission de la préservation des cimetières juifs d'Europe, ces restes ont été déplacés et enfouis. »

Pourquoi demeurer dans cet univers de cauchemar ? A quoi s'accrochent les quelque 70 employés du musée d'Auschwitz ? Que répondent-ils à leurs parents et à leurs proches, qui leur conseillent de fuir les lieux et de trouver un emploi ailleurs ? Comment réagit cette conservatrice, quand elle nettoie la

chaussure d'une petite fille morte dans une chambre à gaz et qu'un devoir d'école, soigneusement plié en quatre, s'échappe soudain de la semelle et tombe sur le sol ? Pourquoi revenir le lendemain matin quand, chaque soir, pour récupérer votre voiture au parking, vous devez passer devant le four crématoire d'Auschwitz I ?... « Il y a quelques années, je me suis inscrite à l'université en histoire de l'art, répond Anna Lopuska, la trentaine. Je suis spécialisée dans la conservation de la sculpture polychrome et j'ai passé de longs mois à travailler sous le soleil de l'île de Malte, où les églises regorgent de splendeurs. A Auschwitz et alentour, en revanche, il n'y a pas la moindre vie culturelle. Je ne me suis fait aucun ami, sauf parmi mes collègues. Mais je veux rester. La plupart des objets dont nous avons la charge sont banals. Beaucoup sont moches ! Cela n'a aucune importance. Leur préservation est indispensable et nous en sommes les gardiens. »

Piotr Cywinski dirige les lieux depuis 2006. « Je n'étais pas candidat pour ce poste, reconnaît-il. Mais c'est un travail qui ne ressemble à aucun autre. Je n'ai aucun point de référence. Chaque jour, je suis au carrefour de questions matérielles et du transcendantal. Alors j'improvise. Pour moi et pour ceux qui travaillent à mes côtés, il n'y a plus qu'un principe absolu : nous sommes les héritiers d'un site qu'il faut protéger. C'est cela qui nous guide. » ● **M. E.**, avec **A. H.**

(1) *Si c'est un homme*, par Primo Levi (Press Pocket, 1988).

(2) *Auschwitz. Les nazis et la « Solution finale »*, par Laurence Rees (Le Livre de poche, 2008).